

Leon Maximil. Christine Princesse
de Stolberg nee Comtesse de Reus J.



LE
MARCHAND
 DE

SMYRNE,

COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN PROSE.

Par M. DE CHAMFORT.

Représentée pour la première fois le Vendredi
 26 Janvier 1770.

Prix 24 sols.



A PARIS;

Chez DEBLAIN, Libraire, rue & à côté de la
 Comédie Française.

M. D. C. C. L. X X.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

PERSONNAGES.

HASSAN Turc, <i>Habitant de</i> <i>Smyrne.</i>	M. MOLÉ.
ZAYDE, <i>Femme de Hassan.</i>	M ^{lle} . DOLIGNY.
DORNAL, <i>Marseillois.</i>	M. CHEVALIER.
AMÉLIE, <i>promise à Dornal.</i>	M ^{lle} . HUS.
KALED, <i>Marchand d'Es-</i> <i>claves.</i>	M. PRÉVILLE.
NÉBI, <i>Turc.</i>	M. FEULIE.
FATMÉ, <i>Esclave de Zayde.</i>	M ^{lle} . FANIER.
ANDRÉ, <i>Domestique de</i> <i>Dornal.</i>	M. AUGER.
Un ESPAGNOL.	
Un ITALIEN.	
Un VIEILLARD, <i>Turc, Esclave.</i>	

La Scène est à Smyrne dans un Jardin commun
à Hassan & à Kaled, dont les deux Maisons
sont en regard sur le bord de la Mer.

A PARIS,
Chez D'HERAULT, Libraire, rue de la Harpe,
Côté de la Croix de la Vierge.
M. D. C. C. L. X. X.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.



LE
MARCHAND
DE
SMYRNE.

SCENE PREMIERE.

HASSAN *seul.*

ON dit que le mal passé n'est que songe ; c'est bien mieux , il sert à faire sentir le bonheur présent. Il y a deux ans que j'étois Esclave chez les Chrétiens , à Marseille , & il y a un an aujourd'hui , jour pour jour , que j'ai épousé la plus jolie fille de Smyrne. Cela fait une différence. Quoique bon Musulman , je n'ai qu'une femme. Mes Voisins en ont deux , quatre , cinq , six , & pourquoi faire ? ... La Loi le permet ... heureusement , elle ne l'ordonne pas ; les François

A ij

ont raison de n'en avoir qu'une ; je ne fais pas s'ils l'aiment ; j'aime beaucoup la mienne , moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne faut pas gêner les femmes. On m'a dit en France que cela portoit malheur. La voici.

SCENE II.

HASSAN, ZAYDE.

HASSAN.

Vous êtes descendue bien tard, ma chere Zayde.

ZAYDE.

Je me suis amusée à voir du haut de mon Pavillon les Vaisseaux rentrer dans le Port. J'ai cru remarquer plus de tumulte qu'à l'ordinaire. Seroit-ce que nos Corfaires auroient fait quelque prise?

HASSAN.

Il y a long-tems qu'ils n'en ont fait : & en vérité , je n'en suis pas fâché. Depuis qu'un Chrétien m'a délivré d'esclavage , & m'a rendu à ma chere Zayde, il m'est impossible de les haïr.

Z A Y D E.

Et pourquoi les haïr ? Parce qu'ils ne connoissent pas notre saint Prophète ? Ne sont-ils pas assez à plaindre ? D'ailleurs je les aime , moi ; il faut que ce soient de bonnes gens , ils n'ont qu'une femme : je trouve cela très-bien.

HASSAN *souriant.*

Oui , mais en récompense . . .

Z A Y D E.

Quoi ?

H A S S A N.

Rien. *à part.* Pourquoi lui dire cela ? C'est détruire une idée agréable. *tout haut.* J'ai fait vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avoient fait quelques Esclaves aujourd'hui , qui est précisément l'anniversaire de mon mariage , je croirois que le Ciel bénit ma reconnoissance.

Z A Y D E.

Que j'aime votre Libérateur , sans le connoître ! Je ne le verrai jamais . . . je ne le souhaite pas au moins.

H A S S A N.

Son image est à jamais gravée dans mon cœur. Quelle ame Si vous aviez vu On

rachetoit quelques - uns de nos Compagnons ; j'étois couché à terre ; je songeois à vous & je soupirois ; un Chrétien s'avance , & me demande la cause de mes larmes . J'ai été arraché , lui dis-je , à une Maîtresse que j'adore . J'étois près de l'épouser , & je mourrai loin d'elle , faute de deux cens sequins . A peine eus-je dit ces mots , des pleurs roulerent dans ses yeux . Tu-es séparé de ce que tu aimes , dit-il ? tiens , mon ami , voilà deux cent sequins , retourne chez toi , sois heureux , & ne hais pas les Chrétiens . Je me leve avec transport , je retombe à ses pieds , je les embrasse ; je prononce votre nom avec des sanglots ; je lui demande le sien pour lui faire remettre son argent à mon retour . Mon ami ! me dit-il , en me prenant par la main , j'ignorois que tu pussés me le rendre . J'ai cru faire une action honnête . Permits qu'elle ne dégénere pas en simple prêt , en échange d'argent . Tu ignoreras mon nom . Je restai confondu , & il m'accompagna jusqu'à la Chaloupe , où nous nous séparâmes les larmes aux yeux .

Z A Y D E .

Puisse le Ciel le bénir à jamais , il fera heureux sans doute , avec une ame si sensible !

H A S S A N.

Il étoit près d'épouser une jeune personne qu'il
devoit aller chercher à Malte.

Z A Y D E.

Comme elle doit l'aimer !

S C E N E I I I.

H A S S A N , Z A Y D E , F A T M É.

Z A Y D E.

F A T M É , que viens-tu donc nous annoncer ? tu
parois hors d'haleine.

F A T M É.

Il vient d'arriver des Esclaves Chrétiens. Cet
Arménien , dont vous êtes fâchés d'être le voi-
sin , & que vous méprisez tant , parce qu'il vend
des hommes , en a acheté une douzaine , & en a
déjà vendu plusieurs.

H A S S A N.

Voici donc le jour où je vais remplir mon
vœu. J'aurai le plaisir d'être libérateur à mon
tour.

Z A Y D E.

Mon cher Hassan , fera - ce une femme que vous délivrerez ?

HASSAN *souriant.*

Pourquoi ? Cela vous inquiète ; vous craignez que l'exemple

Z A Y D E.

Non : je suis sans allarmes. J'espère que vous ne me donnerez jamais un si cruel chagrin. Vous ne m'entendez pas. Sera-ce un homme ?

H A S S A N.

Sans doute.

Z A Y D E.

Pourquoi pas une femme ?

H A S S A N.

C'est un homme qui m'a délivré.

Z A Y D E.

C'est une femme que vous aimez.

H A S S A N.

Oui Mais , Zayde un peu de conscience. Un pauvre homme en esclavage est bien malheureux ; au lieu qu'une femme à Smyrne , à Constantinople , à Tunis , en Alger , n'est jamais à plaindre. La beauté est toujours dans fa

patrie. Allons, ce fera un homme, si vous voulez bien.

ZAYDE.

Soit, puisqu'il le faut.

HASSAN.

Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourse, il ne faut pas qu'un bon Musulman paroisse devant un Arménien sans argent comptant, & surtout devant un avare comme celui-là.

SCENE IV.

ZAYDE, FATMÉ.

ZAYDE.

MON mari a quelque dessein, ma chere Fatmé, il me prépare une fête, je fais semblant de ne pas m'en appercevoir comme cela se pratique. Je veux le surprendre aussi, moi. J'entends du bruit; c'est sûrement Kaled avec ses Esclaves, je ne veux pas voir ces malheureux, cela m'attendriroit trop. Suis-moi, & exécute fidèlement mes ordres.



SCENE V.

KALED , DORNAL , AMÉLIE , ANDRÉ ,
un ESPAGNOL , un ITALIEN , enchainés.

KALED.

JAMAIS on ne s'est si fort pressé d'acheter ma marchandise. On voit bien qu'il y a long-tems qu'on n'avoit fait d'Esclaves. Il falloit qu'on fût en paix ; cela étoit bien malheureux.

DORNAL.

O désespoir ! la veille d'un mariage , ma chere Amélie !

KALED *regardant autour de lui.*

Qu'est-ce que c'est ? On dit qu'il y a des pays où l'on ne connoît point l'esclavage Mauvais pays ! Aurois-je fait fortune là ? J'ai déjà fait de bonnes affaires aujourd'hui , je me suis débarrassé de ce vieil Esclave qui tiroit de ses poches de vieilles médailles de cuivre , toutes rouillées , qu'il regardoit attentivement Ces gens-là sont d'une dure défaite. J'y ai déjà été pris. Je ne suis pas fâché non plus d'être délivré de ce Médecin François. Rentrons ; avancez. Qu'est-ce qui arrive , c'est Nébi ? Il a l'air furieux. Serait-il mécontent de son emplette ?

SCENE VI.

Les Précédens, N É B I.

N É B I.

KALED, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre Esclave, à me rendre mon argent, ou à paroître devant le Cadi.

K A L E D.

Pourquoi donc ? De quel Esclave parlez-vous ? Est-ce de cet Ouvrier, de ce Marchand ? Je consens à les reprendre.

N É B I.

Il s'agit bien de cela. Vous faites l'ignorant : je parle de votre Médecin François. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le Cadi.

K A L E D.

Comment ? Qu'a-t-il donc fait.

N É B I.

Ce qu'il a fait ? J'ai dans mon Sérail une jeune Espagnole, actuellement ma favorite : elle est incommodée ; savez-vous ce qu'il lui a ordonné ?

K A L E D.

Ma foi, non.

NÉBI.

L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien, moi?

KALED.

Eh! L'air natal Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

NÉBI.

Quel Médecin! Apparemment que ses malades ne guérissent qu'à cinq cent lieues de lui? L'ignorant! il a bien fait d'éviter ma colere: il s'est enfui dans mes jardins; mais mes Esclaves le poursuivent, & vont vous l'amener. Mon argent, mon argent!

KALED.

Votre argent! Oh! le marché est bon. Il tiendra.

NÉBI.

Il tiendra! Non, par Mahomet. J'obtiendrai justice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du besoin que j'avois d'un Médecin. C'est bien malgré moi que j'ai eu recours à vous. Mais je n'en ferai plus la dupe. Vous croyez que cela se passera comme l'année dernière quand vous m'avez vendu ce Savant.

KALED.

Quel Savant?

N É B I.

Oui, oui! ce Savant qui ne savoit pas distinguer du maïs d'avec du bled, & qui m'a fait perdre six cent séquins pour avoir ensemencé ma terre suivant une nouvelle méthode de son pays.

K A L E D.

Eh bien! est-ce ma faute à moi? Pourquoi faites-vous ensemencer vos terres par des Savans? Est-ce qu'ils y entendent rien? N'avez-vous pas des Laboureurs? Il n'y a qu'à les bien nourrir, & les faire travailler. Regardez-le donc avec ses Savans.

N É B I.

Et cet autre que vous m'avez vendu au poids de l'or, qui disoit toujours, de qui est-il fils, de qui est-il fils? Et quel est le Père, & le Grand-Père, & le Bifayeul? Il appelloit cela, je crois, être Généalogiste. Ne vouloit-il pas me faire descendre moi du Grand-Vifir Ibrahim.

K A L E D.

Voyez le grand malheur! Quel tort cela vous fait-il? Autant vaut descendre d'Ibrahim que d'un autre.

N É B I.

Vraiment, je le fais bien; mais le prix . . .

K A L E D.

Eh bien ! le prix : je vous l'ai vendu cher ? Apparemment qu'il m'avoit aussi coûté beaucoup. Il y a long-tems de cela. Je n'étois point alors au fait de mon commerce. Pouvois-je deviner que ceux qui me coûtent le plus, sont les plus inutiles ?

N É B I.

Belle raison ! Cela est-il vraisemblable ? Est-il possible qu'il y ait un pays où l'on soit assez dupe ? ..
 Excuse de fripon, excuse de fripon. Je ne m'étonne pas si on fait des fortunes.

K A L E D.

Excuse de fripon ! Des fortunes ! Vraiment oui, des fortunes ! Ne croit-il pas que tout est profit ? Et les mauvais marchés qui me ruinent ? N'ont ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien ? Et quand j'ai acheté ce Baron Allemand, dont je n'ai jamais pu me défaire ; & qui est encore là-dedans à manger mon pain ! Et ce riche Anglois qui voyageoit pour son Splin, dont j'ai refusé cinq cent séquins, & qui s'est tué le lendemain à ma vue, & m'a emporté mon argent ; cela ne fait-il pas saigner le cœur ? Et ce Docteur, comme on l'appelloit, croyez-vous qu'on gagne là-dessus ? Et à la dernière foire de Tunis,

n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un Procureur ,
& trois Abbés , que je n'ai seulement pas daigné
exposer sur la place , & qui sont encôre chez moi
avec le Baron Allemand.

N É B I.

Maudit infidèle , tu crois m'en imposer par
des clameurs ! mais le Cadi me fera justice.

K A L E D.

Je ne vous crains pas ; le Cadi est un homme
juste , intelligent , qui soutient le commerce , qui
fait très-bien que celui des Esclaves va tomber ,
parce que tous ces-gens-là valent moins de jour
en jour.

N É B I.

Ah çà ! une fois , deux fois ; voulez-vous re-
prendre votre Médecin ?

K A L E D.

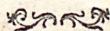
Non , ma foi.

N É B I.

Eh bien ! nous allons voir.

K A L E D.

A la bonne heure.



SCENE VII.

KALED, Les ESCLAVES.

KALED.

Aux Esclaves.

EH bien! vous autres, vous voyez combien on a de peine à vous vendre. Quel diable d'homme! Il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me vienne d'Acheteurs aujourd'hui: rentrons. Qui est-ce que j'entends? Est-ce un Chaland.



SCENE

SCENE VIII.

Un VIEILLARD Turc. Les Précédens.

K A L E D.

BON ! ce n'est rien. C'est un Esclaÿe d'ici-près.

Le VIEILLARD.

Bon jour , voisin : est-ce là votre reste.

K A L E D.

Ne m'arrête pas , tu ne m'acheteras rien.

Le VIEILLARD.

Je n'acheterai rien ? Oh ! vous allez voir.

K A L E D.

Que veut-il dire ?

DORNAL *à part.*

Je tremble.

Le VIEILLARD.

Avez-vous bien des femmes ? C'est une femme
que je veux.

K A L E D.

Quel gaillard à son âge !

Le VIEILLARD.

Eh ! il n'y en a qu'une.

K A L E D.

Encore n'est-elle pas pour toi.

B

Le VIEILLARD.

Pourquoi donc cela ?

K A L E D.

Je l'ai refusée à de plus riches.

Le VIEILLARD.

Vous me la vendrez.

K A L E D.

Oui, oui.

D O R N A L.

Seroit-il possible ! Quoi ! ce misérable . . .

Le VIEILLARD.

Combien vaut-elle ?

K A L E D.

Quatre cent séquins.

Le VIEILLARD.

Quatre cent séquins ! c'est bien cher.

K A L E D.

Oh dame, c'est une Françoisse ; cela se vend bien, tout le monde m'en demande.

Le VIEILLARD.

Voyons-la.

K A L E D.

Oh ! elle est bien.

Le VIEILLARD :

Elle baisse les yeux. Elle pleure : elle me touche. C'est pourtant une Chrétienne , cela est singulier. Trois cent cinquante.

K A L E D.

Pas un de moins.

Le VIEILLARD.

Les voilà.

K A L E D.

Emmenez.

D O R N A L.

Arrêtez . . . O ma chère Amélie ! . . . Arrêtez.

K A L E D.

Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre ? Vraiment je n'aurai pas assez de peine à me défaire de toi. Vous autres François , les maris de ce pays-ci ne vous achettent point. Vous êtes toujours à roder autour des sérails , à risquer le tout pour le tout.

D O R N A L.

Vieillard , vous ne paroissez pas tout-à-fait in-

B ij

sensible, laissez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfans ?

Le VIEILLARD.

Moi ? non.

DORNAL.

Partout ce que vous avez de plus cher, ne nous séparez pas ! C'est ma femme.

Le VIEILLARD.

Sa femme ! cela est fort différent ; mais vraiment, Kaled, si c'est sa femme, vous me surfaîtes.

DORNAL.

Pour toute grace, achetez-moi du moins avec elle.

Le VIEILLARD.

Hélas ! mon ami, je le voudrais bien ; mais je n'ai besoin que d'une femme.

DORNAL.

Je vous servirai fidelement.

Le VIEILLARD.

Tu me serviras ! Je suis Esclave.

KALÉD.

Est-ce que tu les écoutes ?

A N D R É.

Mes pauvres Maîtres !

A M É L I E.

O mon ami, quel sort !

D O R N A L.

Ne l'achetez pas. Quelque homme riche nous
achetera peut-être ensemble.

Le V I E I L L A R D.

C'est bien ce qui pourroit t'arriver de pis. Il
t'en feroit le gardien,

D O R N A L à *Kaled.*

Ne pouvez-vous différer de quelques jours ?

K A L E D.

Différer ! on voit bien que tu n'entends rien
au commerce. Est-ce que je le puis ? Je trouve
mon profit, je le prends.

D O R N A L.

Oh ciel ! se peut-il Mais que dirois-je
pour attendrir un pareil homme ? Quel métier !
quelles ames ! trafiquer de ses semblables !

K A L E D.

Que veut-il donc dire ? Ne vendez-vous pas
des Negres ? Eh bien ! moi, je vous vends . . . !

B iij

N'est-ce pas la même chose? Il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

Le VIEILLARD.

En vérité, je n'ai pas le courage. . . .

KALÉD.

Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer aussi? Je garde ton argent, emmène ta Marchandise, si tu veux. Il se fait tard.

AMÉLIE.

Adieu mon cher Dornal!

DORNAL.

Chère Amélie!

AMÉLIE.

Je n'y survivrai pas!

KALÉD.

Cela ne me regarde plus.

DORNAL.

J'en mourrai!

KALÉD.

Tout doucement, toi, je t'en prie, ce n'est pas là mon compte. Ne vas-tu pas faire comme l'Anglois? (*Repoussant Dornal.*)

DORNAL.

Ah Dieu ! faut-il que je sois enchaîné !

ANDRÉ.

O ma chère Maîtresse !

S C E N E I X.

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ES-
PAGNOL, L'ITALIEN.

K A L E D.

M'EN voilà quitte pourtant. Je suis bien heureux d'avoir un cœur dur, j'aurois succombé. Ma foi, sans son argent comptant, il ne l'auroit jamais emmenée, tant je me sentois ému. Diable, si je m'étois attendri, j'aurois perdu quatre cent séquins. Un, deux, . . . il n'y en a plus que quatre. Oh ! je m'en déferai bien, je m'en déferai bien.



SCENE X.

Les Précédens, HASSAN.

HASSAN à *Kaled*.

EH bien ! voisin , comment va le commerce ?

K A L E D.

Fort mal , le tems est dur. *à part*. Il faut toujours se plaindre.

HASSAN,

Voilà donc ces pauvres malheureux ! Je ne puis les délivrer tous. J'en suis bien fâché. Tâchons au moins de bien plaacer notre bonne action. C'est un devoir que cela , c'est un devoir. *à l'Espagnol*. De quel pays es-tu , toi ? parle. Tu as l'air bien haut . . . parle donc . . .

L'ESPAGNOL.

Je suis Gentilhomme Espagnol.

HASSAN.

Espagnol ! braves gens ! Un peu fiers à ce qu'on m'a dit en France . . . Ton état ?

L'ESPAGNOL.

Je vous l'ai déjà dit : Gentilhomme.

HASSAN.

Gentilhomme, je ne fais pas ce que c'est.
Que fais-tu ?

L'ESPAGNOL.

Rien.

HASSAN.

Tant pis pour toi, mon ami, tu vas bien t'en-
nuyer. à *Kaled*. Vous n'avez pas fait là une trop
bonne emplette.

KALED.

Ne voilà-t-il pas que je suis encore attrapé ?
Gentilhomme, c'est sans doute comme qui di-
roit Baron Allemand. C'est ta faute aussi, pour-
quoi vas-tu dire que tu es Gentilhomme, je ne
pourrai jamais me défaire de toi.

HASSAN à l'Italien.

Et toi, qui es-tu avec ta jacquette noire ?
Ton pays ?

L'ITALIEN.

Je suis de Padoue.

HASSAN.

Padoue ! Je ne connois pas ce pays-là . . . ?
Ton métier ?

L'ITALIEN.

Homme de Loi.

HASSAN.

Fort bien. Mais quelle est ta fonction particulière ?

L'ITALIEN.

De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent , de faire souvent réussir les plus désespérées , ou du moins de les faire durer dix ans , quinze ans , vingt ans.

HASSAN.

Bon métier ! Et dis-moi , rends - tu ce beau service-là à ceux qui ont tort , à ceux qui ont raison indifféremment ?

L'ITALIEN.

Sans doute ! la Justice est pour tout le monde.

HASSAN.

Et on souffre cela à Padoue ?

L'ITALIEN.

Affurément.

HASSAN *riant*.

Le drôle de pays que Padoue ! Il se passera bien de toi , je m'imagine. à *André*. Et toi , qui es-tu ?

ANDRÉ.

Moins que rien. Je suis un pauvre homme.

H A S S A N.

Tu es pauvre ? Tu ne fais donc rien ?

A N D R É.

Hélas ! je suis fils d'un Payfan , je l'ai été moi-même.

K A L E D.

Bon ! c'est sur ceux-là que je me sauve.

A N D R É.

Je me suis ensuite attaché au service d'un bon Maître ; mais qui est plus malheureux que moi.

H A S S A N.

Cela se peut bien. Il ne fait peut-être pas labourer la terre. Mais c'est l'habit François que tu as là ?

A N D R É.

Je le suis aussi.

H A S S A N.

Tu es François ! bonnes gens que les François , ils ne haïssent personne. Tu es François , mon ami ! il suffit , c'est toi qu'il faut que je délivre !

A N D R É.

Généreux Musulman ; si c'est un François que

vous voulez délivrer , choisissez quelqu'autre que moi. Je n'ai ni pere , ni mere , ni femmes , ni enfans. J'ai l'habitude du malheur ; ce n'est pas moi , qui suis le plus à plaindre. Délivrez mon pauvre Maître.

H A S S A N.

Ton Maître ! Qu'est-ce que j'entends ! quelle générosité ! quoi ! Ces François Mais est-ce qu'ils font tous comme cela ? Et où est-il ton Maître ?

ANDRÉ *lui montrant Dornal.*

Le voilà , il est abîmé dans sa douleur.

H A S S A N.

Qu'il parle donc ! il se cache , il détourne la vue. Il garde le silence. *Hassan avance , le considère malgré lui.* Que vois-je ! Est-il possible ! Je ne me trompe pas. C'est lui , c'est lui-même , c'est mon Libérateur ! *Il l'embrasse avec transport.*

D O R N A L.

O bonheur ! ô rencontre imprévue !

K A L E D.

Comme ils s'embrassent. Il l'aime , bon ! il le payera.

H A S S A N.

Je n'en reviens point. Mon ami ! mon bienfaiteur !

K A L E D.

Peste ! un ami , un bienfaiteur ! cela doit bien se vendre , cela doit bien se vendre.

H A S S A N.

Mais , dites - moi donc , comment se fait-il... par quel bonheur Qu'est-ce que je dis ? La tête me tourne. Quoi ! c'est envers vous-même que je puis m'acquitter ? J'ai fait vœu de délivrer tous les ans un Esclave Chrétien. Je venois pour remplir mon vœu , & c'est vous

D O R N A L.

O ! mon ami , connoissez tout mon malheur.

H A S S A N.

Du malheur ! il n'y en a plus pour vous. *se tournant du côté de Kaled.* Kaled , combien vous dois-je pour l'emmener ?

K A L E D.

Cinq cent séquins.

H A S S A N.

Cinq cent séquins Kaled , je ne marchand point mon ami , tenez.

DORNAL.

Quelle générosité !

HASSAN à *Kaled*.

Je vous dois ma fortune , car vous pouviez me la demander.

KALED.

Que je suis une grande bête ! bonne leçon !

HASSAN.

Laissez-nous seulement , je vous prie , que je jouisse des embrassemens de mon bienfaiteur.

KALED.

Oh ! cela est juste , cela est juste. Il est bien à vous ; allons , vous autres , suivez moi.

ANDRÉ à *Dornal*.

Adieu mon cher Maître.

DORNAL.

à *Hassan*.

Que dis-tu ? peux-tu penser Mon cher ami , ce pauvre malheureux , vous avez vu s'il m'est attaché , s'il est fidèle , s'il a un cœur sensible.

HASSAN.

Sans doute , sans doute , il faut le racheter.

K A L E D.

Quel homme ! comme il prodigue l'or ! Si je profitois de cette occasion pour faire délivrer mon Baron Allemand. . . . Mais il ne voudra pas.

H A S S A N.

Tenez, Kaled.

K A L E D. *regardant les séquins.*

En vérité, Voisin, cela ne suffit pas !

H A S S A N.

Comment ! cent séquins ne suffisent pas ! Un Domestique

K A L E D.

Eh ! mais un Domestique Après tout ; c'est un homme comme un autre.

H A S S A N.

Bon ! Voilà de la morale à présent.

K A L E D.

Eh puis, un Valet fidèle, qui a un cœur sensible, qui travaille, qui laboure la terre, qui n'est pas Gentilhomme en conscience.

H A S S A N *donnant quelques séquins.*

Allons, laissez-nous. Qu'attendez-vous ? qu'est-ce que vous voulez ?

K A L E D.

Voisin , c'est que j'ai chez moi un pauvre malheureux , un brave homme , qui est au pain & à l'eau depuis trois ans , cela fend le cœur ; cela s'appelle un Baron Allemand , vous qui êtes si bon , vous devriez bien

H A S S A N.

Je ne puis pas délivrer tout le monde.

K A L E D.

A moitié perte.

H A S S A N.

Cela est impossible !

K A L E D.

Quand je disois que cet homme-là me resteroit ! Oh ! si jamais on m'y rattrape . . . Allons , Homme de Loi , Gentilhomme , rentrez là-dedans ; allez vous coucher , il faut que je soupe.



SCENE

SCENE XI.

HASSAN, DORNAL.

HASSAN.

MON cher ami! que je vous présente à ma femme. Savez-vous que je suis marié? C'est à vous que je le dois. Et vous, cette jeune personne que vous deviez aller chercher à Malte?

DORNAL.

Je l'ai perdue.

HASSAN.

Que dites-vous?

DORNAL.

Je l'amenois à Marseille pour l'épouser, elle a été prise avec moi.

HASSAN.

Eh bien! est-ce l'Arménien qui l'a achetée?

DORNAL.

Oui.

HASSAN.

Courons donc vite.

DORNAL.

Il n'est plus tems; le barbare l'a vendue.

C

HASSAN.

A qui ?

DORNAL.

Je l'ignore. Un Esclave de quelque homme riche l'a arrachée de mes bras.

HASSAN.

Ah malheureux ! C'est peut-être pour quelque Pacha. Est-elle belle ?

DORNAL.

Si elle est belle !

SCENE XII.

Les Précédens , ZAYDE.

ZAYDE.

MON ami ! vous me laissez bien long-tems seule. Et votre Esclave Chrétien ?

HASSAN.

Mon Esclave ? c'est mon ami, c'est mon Libérateur, que je vous présente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

ZAYDE.

Etranger , je vous dois le bonheur de ma vie.

SCENE XIII.

Les Précédens , FATMÉ.

FATMÉ.

EST-IL tems ? Ferai-je entrer ?

ZAYDE.

Oui , tu peux

SCENE XIV.

ZAYDE , HASSAN , DORNAL.

HASSAN.

QUEL est ce mystere ?

ZAYDE.

Mon ami , vous m'avez tantôt soupçonné de
jalousie. Je vais vous prouver ma confiance. Je
me suis servie de vos bienfaits pour acheter une
Esclave Chrétienne. Je venois vous la présen-
ter , afin qu'elle tint sa liberté de vos mains.



SCENE DERNIERE.

HASSAN , ZAYDE , DORNAL , FATMÉ ,
une ESCLAVE Chrétienne , *vêtue en Mu-
sulmane , avec un voile sur la tête.*

Z A Y D E .

LA voici , voyez le spectacle le plus intéres-
sant , la beauté dans la douleur.

HASSAN *s'approche , & leve le voile.*
Qu'elle est touchante & belle !

D O R N A L .

Amélie ! Ciel ! . . . *il vole dans ses bras.*

A M É L I E *avec joie.*

Que vois-je ? Mon cher Dornal !

D O R N A L .

Ma chère Amélie , vous êtes libre ! Je le suis
aussi. Vous êtes auprès de votre Bienfaitrice , de
mon Libérateur. *Il saute au col de Hassan , &
veut ensuite embrasser Zayde , qui recule avec mo-
destie.*

H A S S A N *à Dornal.*

Embrassez ! embrassez ! il est honnête ce transf-

port-là. *A Zayde, qui demeure confuse.* Ma chère amie, c'est la coutume de France.

AMÉLIE à Zayde.

Madame, je vous dois tout ! Que ne puis-je vous donner ma vie !

ZAYDE.

C'est à moi de vous rendre graces. Vous ne me devez que votre liberté, & je dois à votre époux la liberté du mien.

AMÉLIE.

Quoi ? c'est lui . . .

HASSAN.

Oh ! cela est incroyable ! A propos, vous n'êtes point mariés ?

DORNAL.

Vraiment non, nous ne le ferons qu'à notre retour. Une de ses Tantes nous accompagnoit ; elle est morte dans la traversée.

HASSAN.

Vîte, vîte un Cadi, un Cadi . . . Ah ! mais à propos, on ne peut pas, c'est cet habit qui me trompe.

DORNAL.

Ma chère petite Mufulmane, quand ferons-

nous en terre Chrétienne ? Ah ! mon Dieu ! nos
pauvres Compagnons d'infortune ?

H A S S A N.

Si j'étois assez riche Mais , après tout ,
l'Homme de Loi , & cet autre , cela ne doit pas
coûter cher , n'est-ce pas ?

D O R N A L.

Ah ! mon Dieu non , nous les aurons à bon
marché.

F A T M É.

Ah ! c'est bien vrai . Je viens de rencontrer
l'Arménien ; tout ce qu'il demande , c'est de les
vendre au prix coûtant.

D O R N A L.

D'ailleurs , moi , je suis riche , & je prétends
bien

H A S S A N.

Allons , délivrons-les. à *Fatmé*. Va les cher-
cher , qu'ils partagent notre joie , qu'ils soient
heureux , & qu'ils nous pardonnent de porter un
Doliman , au lieu d'un just-au-corps.

*Fatmé amene l'Arménien , suivi des Esclaves qui
ont paru dans la Piece , & de ceux dont il y est
parlé. Ils forment un ballet , & témoignent
leur reconnoissance à Zayde , à Hassan & à
Dornal.*

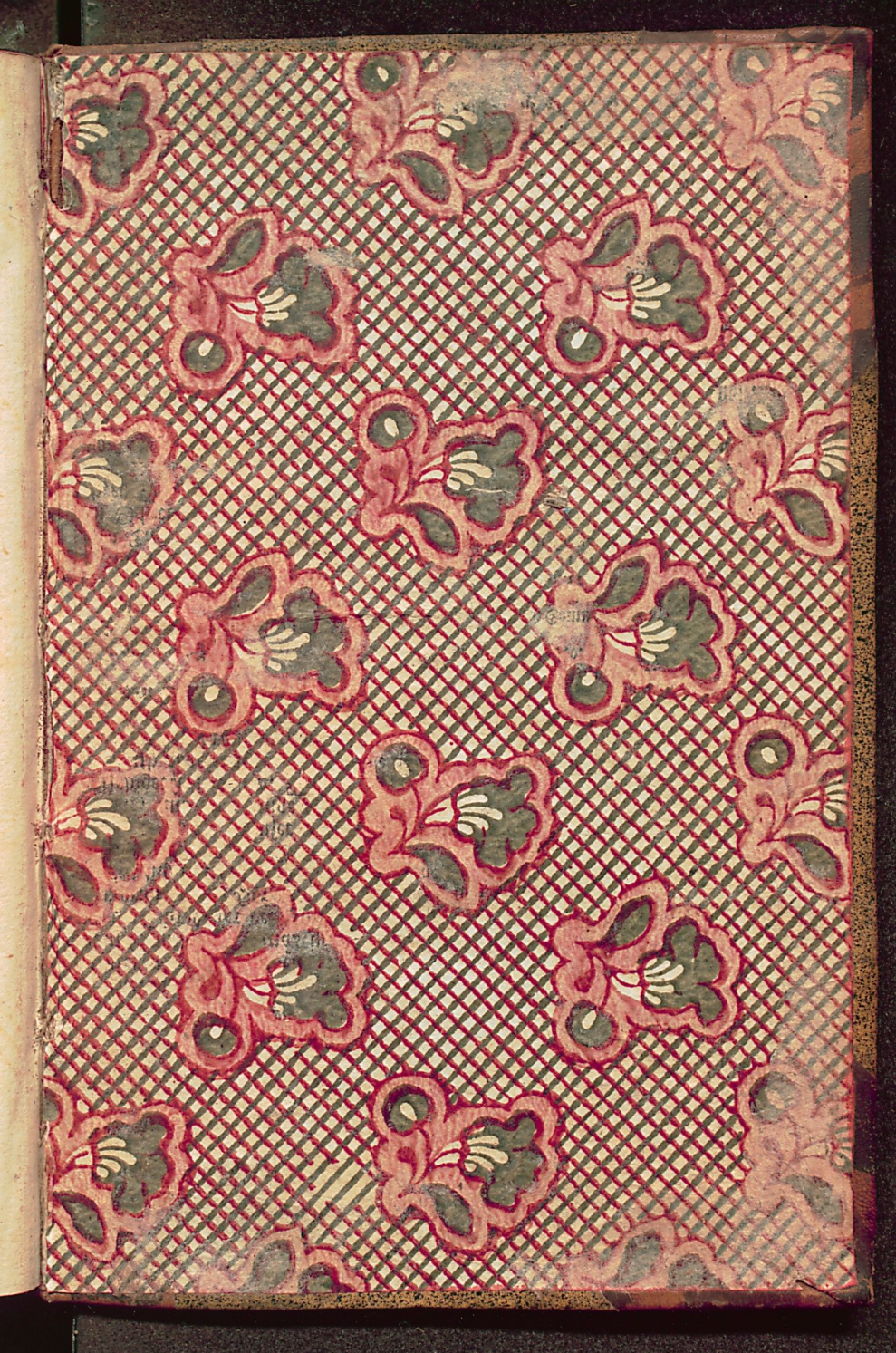
F I N.

A P P R O B A T I O N .

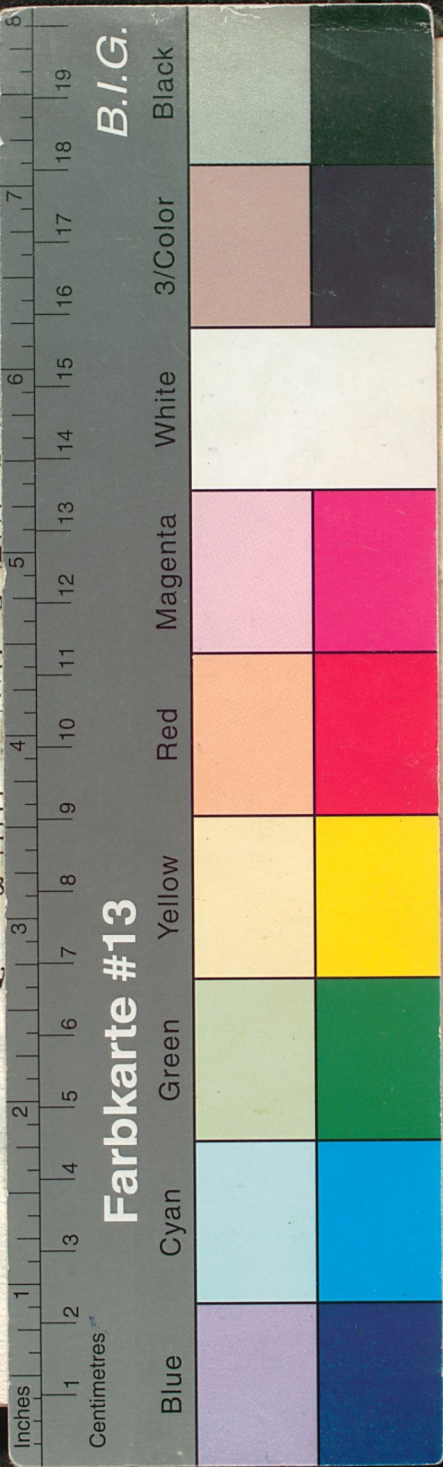
J'AI lû par Ordre de Monsieur le Lieutenant-Général de Police , *Le Marchand de Smyrne* , Comédie en un Acte , & en prose , par M. de Champfort , & je crois qu'on en peut permettre l'impression. A Paris ce 24 Janvier 1770. M A R I N .

Vu l'Approbation , permis d'imprimer , ce 24 Janv. 1770.

DE SARTINE.







LE
MARCHAND
DE
SMYRNE,
COMÉDIE

EN UN ACTE, ET EN PROSE.
Par M. DE CHAMFORT.
Représentée pour la première fois le Vendredi
26 Janvier 1770.

Prix 24 sols.



A PARIS;
Chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté de la
Comédie Française.

M. D. C. C. L. X X.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.

